



# Fidélité de Christophe Perton à Peter Handke

*Dans sa fidélité à Peter Handke, Christophe Perton met en scène La Femme gauchère et Souterrain-blues. Malgré quelque trente années séparant l'écriture des deux textes, l'écart entre un récit et un « drame en vingt stations », il présente au Théâtre du [Rond-Point] une sorte de diptyque.*

MONIQUE LE ROUX

## Théâtre du Rond-Point

Deux spectacles d'après Peter Handke  
Mises en scène de Christophe Perton

### LA FEMME GAUCHÈRE

Jusqu'au 9 mars  
Tournée jusqu'au 23 mars

### SOUTERRAIN-BLUES

Jusqu'au 9 mars

Christophe Perton semble constituer une exception dans la vie théâtrale française ; il n'a à aucun moment interrompu sa relation à l'œuvre de Peter Handke. Il a monté plusieurs de ses pièces, en a traduit une autre avec Sylvia Berutti. Directeur de 2001 à 2010 de la Comédie de Valence, devenue Centre dramatique national de Drôme-Ardèche, il a coproduit *Gaspard*, spectacle de Richard Brunel, et demandé à Olivier Werner, artiste associé, de mettre en scène *Par les villages*. Et il déplore la faible présence, dans les programmations en France, d'un écrivain majeur, depuis sa participation aux obsèques de Milošević et ses prises de position lors de la guerre en ex-Yougoslavie (1).

Cette fois Christophe Perton a choisi d'adapter le célèbre récit *La Femme gauchère* (1976), d'après le texte de Georges-Arthur Goldschmidt (2) et de créer *Souterrain-blues* (2003), jusqu'ici inédit en français, traduit par Anne Weber (3). À la demande de Jean-Michel Ribes, directeur du Rond-Point, il a dû concevoir un espace unique pour les deux spectacles qui se succèdent dans la même salle Jean-Tardieu, en une sorte de diptyque. Dans le programme, il trouve néanmoins une justification à cette contrainte par

« une même quête d'exigence et de vérité au travers des deux personnages principaux, qui au masculin comme au féminin, posent à trente années d'intervalle la question récurrente de l'expérience de la solitude ». À la suite d'une « illumination », celle qui est toujours appelée dans le récit « la femme » met un terme à une vie familiale en apparence harmonieuse et demande à son mari de la laisser vivre seule avec leur fils de huit ans. L'« homme sauvage », lui, est entouré de voyageurs dans une rame de métro. Il n'aspire qu'à les voir disparaître, mais il se retrouve finalement en tête à tête avec la « femme sauvage », qui le renvoie à son propre délaissement. Si « même quête d'exigence et de vérité » il y a, elle se manifeste dans des registres opposés et des genres différents. La « femme gauchère », connue par son seul comportement, quelques brefs échanges avec son enfant et des interlocuteurs de passage, sa déclaration finale : « Tu ne t'es pas trahie. Et plus personne ne t'humiliera jamais », garde une opacité fascinante. L'« homme sauvage » ne livre rien de son histoire, mais déverse sa logorrhée dans des adresses successives, jusqu'à ce que la « femme sauvage », dans une pirouette dramaturgique, en vienne à lui lancer : « Toi... toi... toi... espèce de monologue. Et en vérité mon rôle devrait être trois fois plus long que le tien. »

Dans *La Femme gauchère*, Christophe Perton a su respecter la singularité du récit au plus près de l'écriture. Il a choisi d'en conserver des fragments dans une adaptation, qui se limite à la suppression de quelques épisodes d'extérieur. Le spectacle s'ouvre sur les premières lignes, dites

en voix off par André Wilms, le narrateur. Il varie avec élégance les solutions : par exemple le père de la femme (Jean-Pierre Malo), écrivain, donne lecture d'une description, le texte de *La Femme gauchère* à la main. Les neuf personnages reprennent les dialogues du récit, le plus souvent brefs, à l'exception d'une diatribe du mari (Grégoire Monsaingeon) contre les femmes ou de la déclaration de l'acteur au chômage (Olivier Werner). Ils exécutent les gestes précisément détaillés, y compris les plus inattendus : l'agenouillement de l'éditeur (Yann Collette) pour baiser les orteils de la vendeuse (Ophélie Clavié). Surtout, malgré les monologues évoqués par l'amie Franziska (Vanessa Larré), Judith Henry réussit la performance de montrer l'isolement de la femme, seulement par ses longs silences, ses arrêts devant son miroir, ses activités nocturnes. L'enfant (en alternance Talid Ariss, Blas Durozier, Félicien Fonsino) une fois couché, elle continue, lunettes sur le nez, à taper les textes de ses traductions sur sa machine à écrire. Christophe Pertou est resté fidèle au récit aussi par le contexte d'époque, indiqué par quelques accessoires : électrophone, modèle daté de téléviseur, téléphone fixe, orange comme les banquettes de chaque côté d'un espace vide, fermé par un mur percé d'une porte et d'une baie vitrée coulissante, en partie recouvert d'un panneau à rotation. Ainsi la nature environnante, si présente chez Peter Handke, est suggérée par une forêt de bouleaux, puis par un dégradé de nuages.

Dans *Souterrain-blues*, le troisième volet du panneau révèle une sorte de tableau abstrait, comme une vieille affiche en partie lacérée et graffitée. Le lieu de vie dans *La Femme gauchère* est ainsi transformé en wagon par quelques éléments : « barres de maintien », poignées de suspension... et par une utilisation différente de la scénographie. À chaque station, annoncée sous plusieurs noms, inventés ou non, les lattes mobiles du plafond s'ouvrent, libérant lumières (de Kevin Briard) et sons (de Fred Bühl), évocateurs du métro ; les banquettes orange deviennent des strapontins dont l'abattant se lève ou s'abaisse automatiquement, métonymie des voyageurs absents. Dans le texte la liste initiale prévoit en effet « des personnes qui montent et qui descendent » ; les didascalies précises indiquent l'arrivée ou le départ des passagers, jusqu'à l'apparition finale, dans la voiture soudain vide, d'« une femme d'une beauté éblouissante et en même temps pétrifiante ». Christophe Pertou ne disposait pas de moyens comparables à ceux de Luc

Bondy pour déployer tous les personnages muets de *L'Heure où nous ne savions rien l'un de l'autre*. Seuls sont incarnés la « femme sauvage » par Sophie Semin, qui avait en 2012 enregistré le texte pour *France-Culture* avec André Marcon, et l'« homme sauvage » par Yann Collette. Dans son exceptionnel parcours solitaire, celui-ci suggère la présence de tel ou tel voyageur par la variation de ses trajectoires sur le plateau ou par une adresse insistante à un spectateur ou une spectatrice, la cible pouvant varier au cours d'un même tronçon de trajet.

Le texte se divise en vingt stations, au sens à la fois dramaturgique et métropolitain, dont dix-neuf reprises presque intégralement en une heure et demie de spectacle. Dans certaines, l'homme à l'allure de vagabond (costumes d'Aude Desigaux) s'en prend particulièrement à un « lauréat universel », à un couple satisfait de son apparence et de sa « solitude à deux », à un juge, un professeur, un enfant pickpocket, à la femme « plus seule qu'aucune autre femme avant toi », à un pape incité à abdiquer (avec un effet comique imprévisible). Dans d'autres, il se livre à des invectives collectives contre « les empêcheteurs de voir l'horizon, les réducteurs de perspective, les boucheurs d'interstices », les randonneurs, toujours plus vieux, alertes et bigarrés, les « inconsolables aujourd'hui répugnants » par contraste avec « les désolés d'autrefois », crédités d'une « beauté spéciale ». La nostalgie du passé s'associe souvent à la laideur du présent : « chers et très moches contemporains ». Le personnage ne s'en exonère pas, mais l'impute à la fréquentation de ses semblables ; il reçoit confirmation de cette laideur par la femme apparue : « Espèce de moche. Le plus moche de tous, qui emmoche tout de ton regard moche », en un réquisitoire contre son inlassable « quête de la beauté ». Dès 1987, Peter Handke déclarait : « Les litanies d'insultes me correspondent organiquement ; cela m'amuse une invective soigneusement mise en forme (4). » Peut-être cette mise en forme a-t-elle cette fois été moins soignée ; peut-être le choix de *Souterrain-blues* ne s'explique-t-il que par la fidélité de Christophe Pertou, qui a su néanmoins en faire un spectacle réussi grâce à la performance de son interprète. |

1. Cf. Jean-Luc Tresset, « Une mise en scène de l'Histoire . le lent retour de Peter Handke », in *QL* n° 1 077, 1<sup>er</sup> février 2013.

2. Peter Handke, *La Femme gauchère*, Gallimard, 1978.

3. Peter Handke, *Souterrain-blues*, Gallimard, 2013.

4. Peter Handke et Herbert Gamper, *Espaces intermédiaires*, Christian Bourgois, 1992.